Le supportérisme sportif

Par Belkacem Lalaoui

«Le sport dit la vérité de l'époque»
(R. Musil)

Photo : D. R.

Les tentatives d'explications, quant au sens et à la fonctionnalité à accorder au phénomène du supportérisme violent dans les stades, sont multiples et parfois contradictoires. Elles tournent, des fois, au préjugé sommaire et à la catégorisation hâtive. Dans l'imaginaire collectif algérien, l'image du supporter violent est associée à celle du hooligan anglais des années 1980, incarnant le «mal absolu» ; c'est-à-dire la mauvaise image d'un individu déclassé, à la scolarité ratée, de famille instable, délinquant dans la vie quotidienne et étranger au monde du football. Il viendrait au stade uniquement pour y commettre des méfaits.

Plutôt que de n'avoir aucune identité sociale, il préfère se réfugier dans une identité «négative» et provocatrice. C'est ainsi que certains responsables politiques, voire une certaine élite pédagogique professionnelle, se représentent le supportérisme violent dans les stades de football, en Algérie : des groupes de jeunes désœuvrés avec des déficiences morales, incapables de distance critique avec le monde qui les entoure ; et qui vont au stade avec un besoin inconscient de se battre, de casser et de choquer la conscience du public. En somme, le match de football professionnel ne serait, pour nos jeunes supporters, qu'un prétexte pour venir déverser un trop plein d'énergie motivationnelle, commettre quelques méfaits et assouvir leurs pulsions instinctives agressives et destructrices. Se dessine alors un portrait archétypique du jeune supporter de football algérien, avec une «prédisposition potentielle» ou une «prédétermination génétique» à la violence. Ainsi, la violence du supporter est définie comme naturelle (innée), plutôt que sociale (acquise). C'est là, nous semble-t-il, une vision à la fois étriquée et dangereuse du problème.

En effet, en stigmatisant durement les jeunes supporters de football avec de reposants et confortables préjugés, l'attention de la société est détournée des autres institutions, telles que le club, la ligue, la fédération, le COA, le MJS, etc., responsables en partie, elles aussi, de cette forme de violence. Tous ces préjugés, formulés à coups d'idées si générales, permettent l'éviction délibérée ou non de toutes les institutions en charge de l'éducation du jeune supporter.

Définir le supportérisme violent dans les stades comme étant l'œuvre d'un ramassis «d'idiots sportifs» ou de simples «délinquants durables», c'est, implicitement présenter le reste du monde du football comme étant une île de paisible sportivité et d'harmonieuse sociabilité. Ce type de discours sert, généralement, à purifier un monde du football, supposément, pacifique et fair-play. Il tend à dissimuler le mal, aux multiples facettes, qui existe dans le football professionnel algérien. Le supportérisme violent dans les stades ne peut être associé de manière univoque et systématique à une causalité particulière : son étiologie renvoie, toujours, à un faisceau complexe de raisons. En fonction du type de société où il se manifeste, il traduit toujours une souffrance sociale profonde de la jeunesse. Les «violents du stade» ne sont ni plus nombreux ni plus dangereux, que ceux que l'on retrouve communément dans le reste de la société ; ils y sont, tout simplement, plus «visibles». C'est pour cette raison que la notion de «supportérisme violent» doit être pensée dans toute sa complexité et finalement son aporie.

Avec l'avènement d'un «professionnalisme flou», initié par des organisateurs sans organisation, des réformateurs sans réforme, des théoriciens sans théorie, des méthodologues sans méthode, le supportérisme violent va s'amplifier.

Aucune explication n'est vraiment exhaustive, aucune explication n'est vraiment satisfaisante. Dans cette contribution, un premier volet portera sur une description succincte du supportérisme extrême, tel qu'il se manifeste dans le monde à travers deux modèles d'expression, et un second volet sur les caractéristiques du supportérisme violent, en Algérie. Il ne s'agit là ni de banaliser ni d'amplifier cette pratique sociale.

Les modèles du supportérisme violent

Plusieurs explications causales du phénomène supportérisme violent sont avancées par différents auteurs et qui ont permis la mise à jour de deux grands modèles : un modèle anglais des années 1980 (le hooliganisme) ou supportérisme extrémiste avec une violence organisée et préméditée, et un modèle italien (ultra) ou supportérisme extrême avec une violence occasionnelle. De façon générale, le hooligan anglais et le supporter ultra italien représentent deux types sociaux très différents. Ces deux modèles se différencient, essentiellement, par le mode d'organisation, le style de participation au spectacle, le type de relations avec le monde du football et la manière d'appréhender la violence. En se diffusant, ces deux modèles se sont combinés avec des traditions locales et nationales pour donner lieu à plusieurs formes de supportérisme, plein de sens et de réflexion et par voie de conséquence à un champ inépuisable d'interprétation, d'études et d'analyses différenciées pour la prise en charge de ce phénomène. Alors que certains auteurs utilisent le terme «hooligan» pour désigner le comportement extrémiste du supporter, qui se rend au stade pour alerter la société sur le malaise social en cassant tout, les matériels, les spectateurs et la règle du jeu ; d'autres recourent à des expressions comme, «supportérisme extrême», «supportérisme militant», «supportérisme violent», pour rendre compte de la diversité historique, géographique, sociale et culturelle de ce phénomène.

Le sociologue allemand, G. Armstrong, comprend le «supportérisme violent» comme un phénomène incluant la rivalité, la compétition et la mesure du courage. Contrairement à une idée largement répandue, le but premier de ce type de supportérisme n'est pas de commettre des actes de violence, mais plutôt d'humilier, d'intimider, de disqualifier, de soumettre, les rivaux. Dans les bagarres, l'objectif est de faire fuir le groupe adverse. La «visibilité» et la «représentation de soi» sont deux caractéristiques de démonstration de la virilité. Les groupes de supporters, en situation d'exclusion sociale, recherchent dans le stade une visibilité, qui leur est déniée dans la vie sociale. Le supportérisme violent réunit, aujourd'hui, un ensemble très hétéroclite d'individus, qui se rassemblent autour d'une même cause : défendre avec passion tout autant leur club que leur équipe favorite. Si certains sont des marginaux, la plupart de ces jeunes gens sont parfaitement intégrés dans la vie sociale, menant une vie «normale», se métamorphosant uniquement le temps d'un match. Dans cette perspective, le supportérisme ultra italien est le plus organisé et structuré. Il se traduit par la théâtralisation et la mise en spectacle des tribunes à travers l'organisation de tifo : spectacles haut en couleur à l'aide de grandes banderoles, qui reproduisent les emblèmes du club mais aussi des chants. A travers un style délibérément agressif et une ambiance survoltée, les supporters veulent rendre leur soutien visible et identifiable.

En effet, en stigmatisant durement les jeunes supporters de football avec de reposants et confortables préjugés, l'attention de la société est détournée des autres institutions, telles que le club, la ligue, la fédération, le COA, le MJS, etc., responsables en partie, elles aussi, de cette forme de violence.

C'est là, nous dit Bromberger, «l'affirmation bruyante d'une identité mais aussi la condition nécessaire de la plénitude de l'émotion». En ce sens, le supportérisme ultra italien est créateur d'une atmosphère de sociabilité et d'esprit de solidarité. Les jeunes supporters s'y socialisent, y nouent des relations d'entente, des affinités, y acquièrent des coutumes, s'initient à une culture de la fête sportive. Les comportements outranciers, marqués du sceau de la parodie et le recours au vocabulaire plein d'incivilités, relèvent surtout de la provocation. Les ultras n'ont qu'une faible conscience politique : «Si par leurs clameurs et leurs banderoles les militants des stades amplifient, voire anticipent, les crispations politiques, c'est dans la plupart des cas davantage pour s'en servir que pour les servir.» Le supportérisme ultra, c'est un peu l'humeur chahuteuse de la jeunesse italienne. En effet, à la différence des hooligans anglais, qui utilisent la violence physique et s'adonnent à la dégradation de biens et matériels, les tifosi italiens ont comme premier but la création d'évènements spectaculaires, une chorégraphie et des rituels collectifs d'encouragement. Pour moi aller au stade, dit un tifosi du club italien Torino, «c'est créer une chorégraphie avec des banderoles et toutes ces choses-là. On voit alors qui sont les plus forts ; il s'établit un classement. Si tu as fait quelque chose de beau, la télévision le reprend et montre aux autres clubs de quoi tu es capable». En Italie, les associations de supporters ultras ont des droits et des devoirs, fonctionnent comme de petites entreprises performantes, avec leur siège, leur dirigeant, leur secrétariat, leur site Internet, leur attaché de presse, leur designer, voire leur compositeur.

Le style ultra est fondé sur la visibilité et le folklore, sur des rites de masse impliquant un important travail de préparation. Chaque groupe de supporters tente d'apporter, avant et pendant le spectacle, sa touche singulière. La violence ultra existe, mais la logique de passage à l'acte est différente de celle propre aux hooligans. La psychologie des supporters ultras est de naviguer, subtilement, entre «rébellion» et «dialogue». En matière de «culture» et de «culte» attachés au football, on retrouve cette forme de supportérisme ultra, à l'état de scribouillage, de brouillon, d'esquisse inachevée, chez les supporters des grands clubs algériens.

Les caractéristiques du supportérisme violent en Algérie

La question du supportérisme violent, associé au fait spectacle-football, est plus que jamais d'actualité, en Algérie.